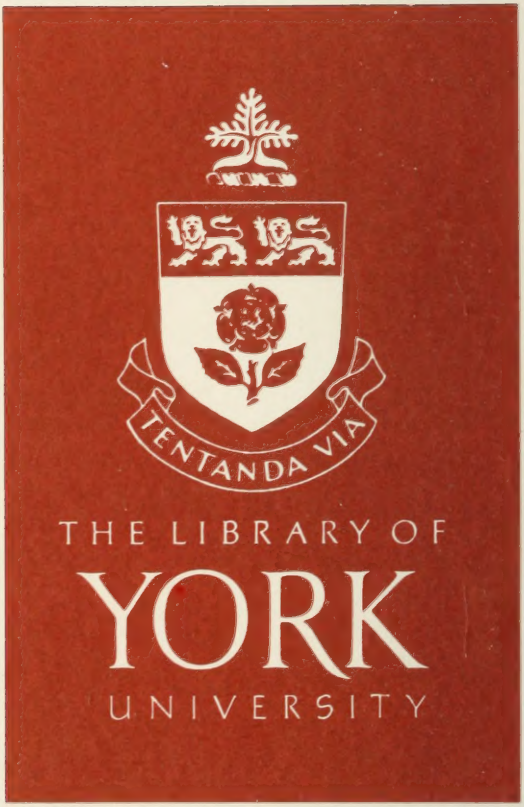



YUL

YUL

YUL

3 9007 0232 4986 5

2-

Date Due

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| FEB 24 2005 | SC CIRC | | |
| MAR 15 2005 | SC DIS | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| FORM 109 | | | |

YUL

24059

A. FILIATREAULT

PREMIER FASCICULE

# CONTES

## ANECDOTES ET RECITS CANADIENS

DANS LE LANGAGE DU TERROIR

AVEC ILLUSTRATIONS

par

RENE BELIVEAU

"FLINCOAT"

Teinture portant son vernis pour planchers. Sèche en 24 heures.

AGENT

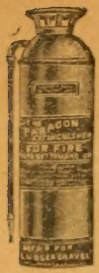
LUDGER GRAVEL

26 Place Jacques-Cartier,

MONTREAL.


MONTREAL:
M. J. FILIATREAULT, EDITEUR

1910




Extincteur "PARAGON"

# LUDGER GRAVEL

**Négociant en Fournitures**

pour

**Voituriers et Forgerons**

et

**Agent de Manufacturiers**

**26 Place Jacques-Cartier, MONTREAL.**

**TELEPHONES:** Bell Main - - 512–641
Marchands - - 964
Après 6 p.m. Bell Est 2314
Bureau à Québec - 752

Accepté par les inspecteurs du gouvernement.

Coffres-Forts "MEILINK" toutes dimensions.

Fer "NEVERSLIP"

Peintures préparées "NEW ERA"

Poêle en acier "PILOT" avec ou sans pattes

**Demandez Catalogues et Prix.**

PREMIER FASCICULE

# INDEX


Préface..... 5
Préambule..... 7
La Culotte à Baptiste..... 9
La Crémation..... 12
Le Coq à la Mère Supérieure..... 13
Le " Beu " à Napoléon..... 14
Les Punaises du Canada..... 16
L'Appendicite..... 20
La Jument à Ma Tante Cayen..... 23
Prout ! Prout ! Prout !..... 25
La Route du " Pays Fin "..... 28
Les Filles de 'Maska..... 30
Baptissette Dufour..... 33
Forts comme les Archambault..... 35
Le P'tit Taureau Croisé..... 37
Le Cochon à Toinon..... 39
Le Batte-Feu à Ponce-Pilate..... 40
Une Maladie Cutanée..... 44
Le Téiéphone..... 46
La Balance à Pierre..... 47

## AVIS

Les personnes résidant en dehors de Montréal, désireuses de se procurer cet opuscule, peuvent l'avoir en adressant quinze centins à l'auteur, Poste Restante, à Montréal, et en prenant le soin d'écrire lisiblement leur nom et leur adresse. Il leur sera expédié par le retour du courrier.

L'AUTEUR

---

[Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année dix-neuf-cent-dix, par A. FILIATREAULT, au Bureau du Ministère de l'Agriculture.]

Droits d'auteur, de traduction et de reproduction réservés.

A. FILIATREAULT

PREMIER FASCICULE

# CONTES

## ANECDOTES ET RECITS CANADIENS

DANS LE LANGAGE DU TERROIR

AVEC ILLUSTRATIONS

par

RENE BELIVEAU

THE LAPRAIRIE BRICK CO., LIMITED
SEULS FABRICANTS AU CANADA
DE LA BRIQUE DE SCHISTE

USINES A LAPRAIRIE.
EDIFICE BOARD OF TRADE, MONTREAL

MONTREAL:
M. J. FILIATREAULT, EDITEUR

1910

PQ
3326
A5
T55
1900

# SOUS PRESSE

---

## DEUXIÈME FASCICULE

DES

## CONTES, ANECDOTES ET RECITS CANADIENS

---

INDEX DU DEUXIEME FASCICULE

Le "Zéphyr" à mon Onc' Polyte.
Histoire de Milice.
La Guerre Franco-Prussienne.
Quenoche.
Les Dindes à 'Noré.
Poupa aim'ra pas ça !
Le Veau à la Mère St-Jean.
Le Commis aux Mains Blanches.
L'Odyssée d'un Baron.
Le Steak à Duplessis.
" Serr' ta Femme, Pierre ! "
La Veste à Poupa.
Une Farce Macabre.
"Il brûle, le Cochon ! "....
Une Annonce Alléchante.
Les Poules au Ministre.

# PREFACE

QUE je vous fasse une préface ? Fasse le ciel que je le pusse ! Mais je ne suis pas préfacier ! Je ne pourrais plus même faire un livre. Et vous voulez que je jette ma note triste, lamentable, rond-de-cuiresque, et par conséquent discordante, dans votre concert de joyeusetés gauloises quoique canadiennes ?

Tant pis pour vous si je réussis trop bien, ou trop mal, ou si je ne réussis pas du tout. Tu l'auras voulu, *Georgette Dandine.* Si je prête à rire, ce sera encore une manière d'amuser vos lecteurs. Vous leur révélerez un nouveau type canayen : le préfacier par persuasion.

A propos de types, les bonnes feuilles que vous m'adressez en pourtraicturent plusieurs qui sont bien du pays.

Le Franco-Canadien est resté Latin ; il est surtout resté Gaulois. Mais le climat, l'entourage, le frottement avec d'autres races lui ont fait une mentalité à part.

Avec le temps cela a un peu déteint sur son caractère. L'humour anglais et américain ne lui est pas inconnu. Il était déjà pince-sans-rire, il est devenu gouailleur à froid.

Le mot salé ne l'effraye pas outre mesure. Il en abuse parfois en petit comité, s'il ne sait pas toujours le dissimuler sous une couche suffisante de vernis.

Il n'a pas autant que son aïeul le Français l'art de dire des choses inconvenantes d'une façon convenable.

On lui a souvent répété qu'il parle la langue de Racine ; ne vous étonnez donc pas si, dans ses accès d'archaïsme, il s'efforce de remonter jusqu'à Rabelais et y parvient dans une certaine mesure.

Les anecdotes que vous livrez à la publicité nous le peignent assez bien, ce qui n'empêchera pas certains de vos personnages de rester mal peignés.

Ce n'est pas votre faute : il faut leur laisser la tête qu'ils ont. Grimés d'une autre manière, ils n'auraient plus de raison d'être.

Toutefois, si vous entreprenez de présenter au public tous les originaux du terroir, vous en entreprenez là un *tannant* de *stunt*, comme dirait Jules Lemaître. Vous avez un *job* qui durera jusqu'au jugement dernier, le plus redouté des jugements à cause de son incontestable justice.

Et maintenant que je vous ai fait pleurer, faites-moi rire.

# PREAMBULE

JE n'ai nullement l'intention, en publiant ces contes, de me poser en littérateur ; mon seul désir est d'intéresser mes lecteurs en leur narrant des histoires de leur pays, où l'esprit court les rues, bien certain de trouver toujours et partout bon gite et bon accueil dans toutes les familles canadiennes-françaises, où le rire de bon aloi est toujours le bienvenu. Il est notoire que même dans les circonstances les plus tragiques le Canadien-Français voit d'abord le côté comique et en profite ponr rigoler. C'est sa nature. Il ne faut donc pas lui reprocher ce désir si légitime de s'amuser, tout en ne causant aucun tort à son prochain.

Je suis l'ennemi acharné de la réclame personnelle, mais j'ai vu un si grand nombre d'exotiques et d'indigènes qui se sont fait un piédestal de leur signature que je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas autant. Il parait que ce n'est pas un crime puisque ceux qui ont pris ce moyen de parvenir sont arrivés aux honneurs et aux places lucratives. Voilà tout

ce que j'ai à annoncer dans ce court préambule et à vous désigner mon camarade.

Ce dernier est un artiste dessinateur de grand mérite, qui a étudié à Paris sous les grands maîtres et a su profiter de leurs leçons.

Inutile avec lui de se casser la tête à donner des explications : la simple lecture du texte suffit à le renseigner ; d'un coup de crayon, il a rendu exactement la pensée de l'auteur.

On admettra facilement que dans de telles conditions le travail est attrayant.

Nous allons donc essayer à nous deux de vous donner de l'amusement, et si nous n'y réussissons pas, il nous restera une ressource : celle d'imiter l'exemple du Père Richard, de joyeuse mémoire, et d'en engager un autre.

Il ne me reste plus qu'un mot à ajouter à l'adresse de mes bons amis : c'est de m'excuser du retard involontaire que j'ai apporté à la publication de cet opuscule dont la préparation demande beaucoup plus de travail qu'on ne croit généralement.

Neuf longues semaines de maladie sérieuse soufferte sans aucune résignation, mais en rageant tout le temps, m'ont obligé de garder la maison à mon grand détriment, et en courant un risque sérieux d'avarier ma part de salut.

J'espère, toutefois, qu'il n'en sera rien.

Merci à mon vieil ami Tremblay qui a si gracieusement acquiescé à ma demande en m'envoyant une courte préface qui résume toute la publication.

A. Filiatrault

# LA CULOTTE A BAPTISTE

J'AI le bonheur de posséder, dans la personne d'un brave habitant de La Renouche, Baptiste Latrémouille, un ami sincère et dévoué, qui me conte toujours des peurs chaque fois que je le rencontre en ville. Je vous le présente sans cérémonie. La dernière anecdote qu'il m'a narrée est vraiment renversante, et je vous la donne telle quelle, en laissant à Baptiste la responsabilité de son récit.

Baptiste, quand il m'a raconté cette histoire, l'a mise sur le dos d'un de ses voisins, mais je suis persuadé qu'il ne disait pas la vérité sous ce rapport. C'est la raison pour laquelle je le mets en cause lui même. Comme tous les habitants du Canada, il est rusé, ce qui ne l'empêche pas de se faire pincer de temps à autre. S'il m'a induit en erreur, tant pis pour lui, je le considère, toutefois, comme le véritable gaillard qui a été la victime de cette aventure.

Un lundi de juin, l'an dernier, Baptiste avait décidé de venir à Montréal pour affaires, mais il y avait une grave difficulté à surmonter. Le fessier de sa culotte était percé à jour, et il ne pouvait décemment entreprendre ce voyage

dans ces conditions. Il s'adressa à sa femme et lui demanda de faire ce raccommodage impératif.

—J'ai pas d'aiguille. Vas en charcher ane au vllage.

Pour tout avoir Baptiste n'avait qu'un billet de cinq piastres qu'il conservait précieusement pour ses dépenses de voyage.

—Donne-moé des coppes.

—J'en ai pas, mais prends un œuf et tu le changeras pour ane aiguille.

Baptiste prit un œuf dans l'armoire et se rendit au village, droit au magasin général, chez Joe Ladébauche.

—Dis donc, Joe, le fond de ma culotte est percé à jour, et ma femme a pas d'aiguille pour le raccommoder, veux-tu m'en changer ane pour un œuf ?

—Mais oui, mais oui, mon vieux Baptiste. Avec plaisir.

Joe prit l'œuf et le déposa sur une tablette.

Baptiste s'était accoudé sur le comptoir et semblait ruminer quelque chose. Tout à coup :

—Dis-donc, Joe, quand tu fais du commarce, des bargains, t'as pas l'habitude de payer la traite ?

—Eh oui. Quoi-ce que tu vas prendre ?

—Donne-moé un verre de brandy et un œuf.

Joe Ladébauche, qui trouvait ça drôle, s'empressa d'acquiescer à sa demande.

—Tiens, dit-il, voici le verre de brandy, et je te casse ton œuf dedans. Ça fait une "gobbe" de première classe.

Dans l'intervalle, Baptiste avait planté son aiguille dans le revers de son capot.

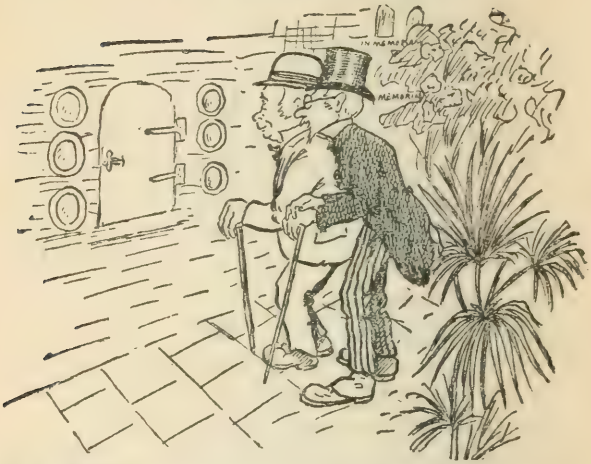
—Ecoutes donc, veux-tu du laitte dans ton verre ?

—Non, merci, mais t'es pas pour me "bluffer". Donne-moé une autre aiguille, parce qu'il y avait deux jaunes dans c't'œuf-là. Amènes-toé tout d'suite.

Baptiste revint à la maison avec ses deux aiguilles et sa femme lui raccommoda son fond de culotte en bouracan. Cette culotte était à la bavaroise. Le lendemain Baptiste partait pour la ville et logeait dans un hôtel du carré Chaboillers où deux escaliers à la suite l'un de l'autre donnaient accès au deuxième étage. Au moment de se mettre au lit, Baptiste ôta sa culotte et la jeta négligemment sur une chaise. Vers trois heures du matin, un incendie se déclara dans les environs, et Baptiste fut réveillé en sursaut par le vacarme d'enfer causé par l'arrivée des pompiers. En effet, les pompes à vapeur, les échelles de sauvetage, les wagons, les dévidoirs, les voitures d'ambulance, enfin, tout le tremblement, étaient là. Baptiste, tout abasourdi, s'élança hors du lit et se jeta dans sa culotte, mais, par malheur, elle se trouvait sens devant derrière, de telle sorte que toute la devanture bombait. Dans sa précipitation, en arrivant à la tête de l'escalier supérieur, il manqua la première marche et descendit tête bêche les deux escaliers jusque sur le trottoir. On s'empressa de le relever et comme on lui demandait s'il s'était fait mal, il répondit ;

—C'est pas d'ce que j'm'su' fait mal, mais en me r'gardant comme y faut, j'm'aperçois que j'su' détord en bedeau !

# LA CREMATION



DEUX bonshommes de 80 ans bien sonnés suivent la dépouille mortelle d'un autre vieux camarade qui leur avait demandé avant de mourir d'assister à l'opération de l'incinération. Comme ils avaient le respect des dernières volontés de leur ami, ils assistaient impassibles à la cérémonie.

Depuis plus de trois heures déjà, le mort cuisait dans son jus, et les deux vieux étaient fatigués. Tout à coup, l'un des deux dit à l'autre :

—Dis donc, Hyacinthe, sais-tu que ça prend du temps ?

— Je l'admets. Mais rappelle-toi bien ceci, notre ami Honoré a toujours été, tout le temps de sa vie, un dur-à-cuire !

# LE COQ A LA MERE SUPERIEURE

UN jour le curé de St-E..... ..... rendait visite à la Mère Supérieure du couvent. Il la trouva dans un état impossible à décrire, tant étaient navrants sa détresse et son ennui. Le curé, bon enfant, lui demanda la cause de cet ennui.

—Ah ! Monsieur le curé, un grand malheur nous est arrivé. Imaginez-vous que nous avions mis douze couvées d'œufs avec un treizième sous autant de poules, et nous n'avons pas eu un seul poulet.

—Ma révérende sœur, il faut bien se résigner. A quelle cause attribuez-vous cette affliction ?

—Je n'en sais absolument rien, Monsieur le curé. Les œufs ont été pondus par nos poules, ici même. Je ne comprends pas du tout, et je cherche à me rendre compte.

—Ma bonne sœur, c'est probablement la faute du coq ?

- Mais non, mais non, Monsieur le curé. C'est impossible. Nous n'avons pas de coq !

---

Fille qui rit trop s'achemine vers les pleurs.

# LE "BEU" A NAPOLEON

MON ami Napoléon C..... est aujourd'hui uu avocat distingué, qui a réussi à se créer une très belle clientèle et en même temps est parvenu à se faire élire maire d'une grande ville du Canada par ses talents supérieurs et son intelligence. A l'âge de vingt-cinq ans, il était apprenti typographe dans l'atelier de son cousin, M. Trefflé Berthiaume. Voyant que le métier ne le conduirait à rien, il prit la résolution d'étudier le droit.

Reçu avocat, il s'établit à Hull. Dès le lendemain il rendait visite à M. Alfred Rochon, alors avocat, pour lui présenter ses hommages. M. Rochon avait dans ses bureaux deux gros coffres-forts dans lesquels il serrait ses valeur et ses dossiers précieux. Après les compliments d'usage, mon ami Napoléon fit la remarque suivante :

—Mon savant collègue, j'ai grandement hâte d'avoir comme vous un gros coffre-fort dans mon bureau.

—Votre ambition est fort légitime, mon jeune ami, lui répondit M. Rochon, mais croyez bien que d'après ma vieille expérience, une bonne poche de culotte bien doublée en chamois est suffisante pour tous vos revenus pendant au moins une quinzaine d'années.

Mon ami Napoléon, en outre de ses talents incontestables, avait une particularité dans la vue qu'on ne rencontre pas souvent chez le commun des mortels. Il louchait horriblement, mais d'une manière qui n'appartenait qu'à lui. Son regard, au lieu de se diriger vers l'ouest d'un côté et vers l'est de l'autre, était oblique, de sorte que les deux yeux convergeaient vers le même point.

Comme c'est un bon luron et un gai compère, il a toujours eu le mot pour rire, même à ses propres dépens. C'est ainsi qu'il raconte volontiers l'anecdote suivante :

" Vous savez, moi, j'ai été élevé à la campagne. On avait l'habitude de tuer un porc et d'abattre un bœuf tous les ans pour l'usage de la famille. Lors d'une opération de ce genre, l'homme engagé tenait le bœuf par les cornes et j'avais la hache dans les mains, prêt à frapper, lorsque notre engagé m'arrêta et m'apostropha ainsi :

— Dis-donc, 'Poléon, es-tu pour fesser où-sque tu r'gardes ?

— Mais certainement.

— Oui. Eh ben, moé, j'te l'dis tout d'suite, j'lâche le " beu."

# LES PUNAISES DU CANADA

IL est parfaitement reconnu que le Canada, dans l'idée de la plupart des Français qui sont venus s'établir ici pour y gagner leur vie, est un pays à peu près inhabitable ; que ceux qui y résident sont tous des ignorants, et qu'il n'y a rien excepté de la neige et de la glace.

En '69, je quittais la capitale de Terre-Neuve, St-Jean, à bord du *Peruvian*, de la ligne Allan, pour revenir à Montréal. Nous longions la côte de l'Ile, un paquet de roches de 300 milles de longueur jusqu'à la Baie des Iles, pour s'engager dans le détroit conduisant jusqu'au Golfe St-Laurent.

Le commissaire du bord, un Ecossais pas pour rire, vint me trouver et me dit dans son anglais aussi sec qu'énergique :

—Sir, I see by your name on the list of passengers that you are a Frenchman.

—I beg your pardon, Sir, I am a thoroughbred Canadian, a loyal British subject of Her Gracious Majesty, but I speak French, as bad as it may be.

— That's all right, Sir. It is all I want. Will you kindly interpret a French gentleman who does not speak a word of English ?

—Certainly, Sir, with pleasure.

Il me présenta alors à un touriste qui venait chez nous dans le but d'étudier la géographie du pays. A la brunante, nous étions dans le détroit, nous dirigeant vers le Golfe. Toute la soirée, le Français avait essayé de "m'emplir" avec les beautés et la grandeur de son pays, où les fleuves et les rivières, la Garonne, le Rhin, la Loire, la Seine étaient reconnus comme les plus grands cours d'eau de l'univers. Ça m'était bien égal à moi. Cependant, mon orgueil national était joliment froissé, tout de même. La nuit avait remplacé le crépuscule et nous voyagions sur la surface du golfe sans savoir le moins du monde où nous nous trouvions. A cinq heures le lendemain matin, le golfe était traversé et nous étions rendus à peu près à la hauteur de la Pointe à Miscou, à l'entrée de la Baie des Chaleurs, où la largeur du St-Laurent est de vingt-trois lieues.

— Monsieur, pouvez-vous me dire, s'il vous plait, quelle est cette mer intérieure que nous traversons en ce moment ?

—Ça, une mer ! Mais vous n'y pensez pas, Monsieur, c est une simple rivière.

—Ah ! ça, dites-donc, voulez-vous vous payer ma tête ?

—Mais pas le moins du monde, mon cher Monsieur ; je constate, voilà tout. Vous m'avez dit hier soir que votre séjour au Canada serait de trois ou peut-être six mois. Et bien ! prenez mon conseil, allez dans le Nord de la Province où tout le monde parle ce que vous appelez un patois qui se rapproche du français, et quand vous aurez vu la Renouche, la Rivière du Nord, la Rouge, la Rivière du Chêne, la Rivière aux Chiens, la Rivière Cachée, et combien d'autres ! vous m'en direz des nouvelles.

A Lévis, je sautai à bord du train du Grand-Tronc et je n'ai jamais revu mon homme.

Plus tard, en 1876, je travaillais à la *Gazette*, où je levais la lettre, et j'avais ma pension dans une maison de la rue Saint-Dominique, avec un ami du nom de Oscar Lavigne, un polisseur de pianos.

Nous avions avec nous un Toulousain, "vous comprenez bien, n'est-ce pas?" qui nous contait qu'en France les bœufs étaient plus gras, les chevaux plus gros,---" les Percherons, vous savez ?"--- les édifices plus beaux, les cheminées des usines plus hautes, et les femmes plus grosses, " trrr ! " . . . . . .

—Arrêtez un peu, dit mon ami Oscar, je ne doute pas de votre parole, mais vous admettrez bien qu'elles ne le sont pas aussi souvent que les Canadiennes !

La conversation cessa de suite.

Lavigne, cependant, n'était pas satisfait, et la semaine suivante, nous nous amenâmes chez un marchand de la rue Craig, qui vendait des

homards vivants. C'étaient, à cette époque, des homards de 16 à 20 pouces de longueur, non pas des avortons comme ceux d'aujourd'hui. Il en acheta un de taille respectable et en revenant à la pension nous eûmes la précaution de nous munir d'un flacon de gin de cinq demiards. Comme je demandais à Oscar ce qu'il comptait faire de ce crustacé qui aurait pu être utile s'il eût été cuit, il me répondit :

—Quittes faire, j'ai mon idée.

Le Toulousain nous invita à entrer dans sa chambre et le gin disparut bientôt. On avait réussi à faire sortir notre Toulousain pendant quelques minutes, et mon bon ami Lavigne avait mis le homard sous les couvertures de son lit. Vers onze heures on couchait notre homme à peu près plein. Dix minutes plus tard, le homard, qui s'était orienté à reculons, pinçait le Toulousain à l'endroit le plus sensible de sa personne. Il sauta hors du lit :

—Nom d'une pipe ! qu'est-ce que c'est qu'ça ?

—Ça, dit Lavigne, c'est les punaises du Canada. Tapez ça en France, si vous êtes capable.

---

Les mots qui restent :

En Cour Supérieure, un avocat de Montréal bien connu par ses expressions pittoresques, s'adresse au Président du tribunal. C'était une cause au sujet de la pension d'un cheval de trait qui mangeait au râtelier depuis plusieurs mois à ne rien faire.

"Croyez-vous en bonne foi, Votre Honneur, que nous allons garder ce cheval les deux bras croisés dans notre écurie beaucoup plus longtemps ? Ce serait absurde."

# L'APPENDICITE

ANGELIQUE Vadeboncœur est une paroissienne comme on n'en rencontre pas souvent dans la vie. Elle vit le jour, je crois, dans une bourgade située en arrière de Joliette. Ne sachant ni lire, ni écrire, notre chère Angélique était pourtant fort ambitieuse, ce qui était tout à fait légitime de sa part. Ne voyant aucun espoir d'avenir dans son trou natal, elle prit la route des Etats-Unis; elle entra dans un hôpital, monta en grade, devint garde-malade, et ne tarda pas à acquérir l'art de "magner" les cas les plus graves. Toutes ses tendresses et sa sollicitude étaient dévouées à ses patients et elle leur donnait des soins vraiment maternels.

Tout ce dévouement méritait une récompense adéquate, si j'ai foi dans la loi des compensations, et elle l'obtint au moment où elle s'y attendait le moins, ayant fait son service par pur amour de son prochain. Un jour, elle rencontra dans son hôpital un malade qu'elle soigna plus que de raison ; elle lui prodigua tous les soins que son état nécessitait ; il revint à la santé, il lui proposa le mariage. Elle accepta, et le couple vint résider à Montréal.

Comme je vous l'ai dit plus haut, Angélique avait beaucoup de qualités solides, mais elle avait aussi un défaut rédhibitoire dont elle ne s'est jamais guérie : elle se fourrait le nez dans toutes les affaires qui ne la regardaient pas. On m'objectera peut-être que ce défaut est à peu près général, mais je répondrai qu'il semble plus caractérisé chez nous que partout ailleurs. Elle voulait à tout prix savoir ce qui bouillait dans la marmite de son voisin, et pour mieux arriver à ce résultat, elle avait deux paires de lunettes, l'une plantée sur le dessus de la tête pour voir ce qui se passait chez les gens qui habitaient au-dessus de son logis, et l'autre juchée sur son nez pour se rendre bien compte des agissements des voisins d'en face. Elle connaissait mieux les affaires de tout ce monde-là que les intéressés.

Un jour, un jeune homme du voisinage ayant subi l'opération de l'appendicite, elle expliquait à ma femme la nature de cette maladie.

—J'vas vous dire, Madame, exactement c'que c'est qu'cette infirmité qu'est ben connue de tout l'monde. Les docteurs ne veulent pas l'dire aux pauvres gens, parc'que ça leurs empêcherait d'faire de l'argent. Aussi, quoi-ce qui z'ont pas faite ? Yont inventé un nom qui fait peur au monde, et ils vous coupaillent un homme, l'temps de l'dire. Et pourtant, c'est ben simple, allez. Ça prend dans les alentours du nombril pour faire le tour du corps et arriver jusqu'au pommon des reins ; de d'là ça r'monte jusqu'à la virgule drette ; ça travarse ensuite la moelle sapignière jusqu'à la virgule gauche pour descendre au pommon qui s'trouve proche d'la rate;

ça r'part encore pour arriver plus haut, ce qui produit une soulévation du cœur, et rendu là, faut qu'la personne renvoille.

—Et comment appelez-vous cette maladie dans votre pays, dit ma femme imperturbable, une-pince-sans rire, je ne vous dis que cela ?

—J'vas vous dire, Madame, par cheux nous on parle pas dans les tarmes, vous savez ; on est pas ben, ben instruit. Icitte, en ville, comme je vous l'ai déjà dit, les docteurs ont inventé un nom qui fait peur pour faire d'l'argent à bon marché. Y'appellent ça l'appendicité, tandis que l'vrai nom ben connu par tout l'monde, c'est l'dévlourtement des tripes.

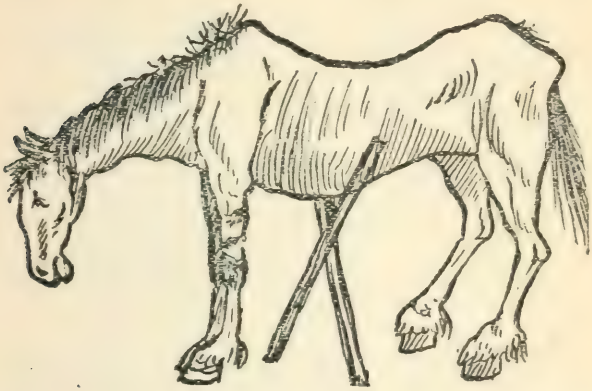
---

Un pauvre ouvrier se fait tuer à son travail vers sept heures et demie du matin. Il s'agissait d'avertir sa femme avec tous les ménagements possibles. On chargea de ce soin l'un de ses camarades qui se fit fort d'annoncer l'accident à la veuve avec toute la délicatesse voulue. Il se rendit incontinent chez elle et la trouva en frais de laver sa vaisselle.

—Ma chère dame, dit-il, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer. Votre mari qui travaillait avec nous, est tombé du troisième étage d'une maison en construction. Il s'est fracassé le crâne, il est mort raide. Les camarades vous l'apportent, et ils seront ici dans cinq minutes.

—Vrai ? Eh ben ! attendez ; j'vas finir de laver ma vaisselle et vous allez voir une femme qui braille.

# LA JUMENT A MA TANTE CAYEN



MON ami Alphonse C..., employé aux douanes de Sa Majesté, né à Sainte-Thérèse, a toujours été et est encore, du moins je l'espère, un loustic pas méchant, mais capable de jouer des tours pendables chaque fois que l'occasion se présente. Il avait des chevaux *vite* à l'époque et les faisait valoir. Un jour il se rendait à la Grande Côte quand il rencontra ma tante Cayen au détour du chemin conduisant à la Rivière Cachée, une rigole serpentant tout le long d'une oasis perdue dans ce coin du pays. On l'appelait la Rivière Cachée, parce qu'il n'y avait pas même de trace d'une rivière.

Ma tante La Gritte (Marguerite) était la veuve d'un Acadien qui s'était réfugié dans notre province lors de la déportation, et par corruption on les appelait les *Cayens*. C'était un

tas, ma tante, une masse de chair pesant dans les 380 livres. Au reste, intelligente et *homme* d'affaires tant qu'on voudra.

Elle conduisait une jument jaune, maigre, longue comme un jour sans pain, et elle s'était juchée sur le siège d'une petite charrette, avec une hart à la main pour accélérer la marche de sa bête.

En la rencontrant, mon ami Alphonse stoppa net.

—Whoa ! aïe, la mère, voulez-vous me vendre votre jument à la varge ?

—Ah ! bouffre ! Oui.

—Combien ?

—Neuf francs la varge.

—C'est bon, je l'achète.

Alors, ma tante La Gritte, sans cérémonie, relève la queue de sa jument :

—Entrez, M'sieu, l'commis va vous la mesurer.

— Touche, touche ! dit Alphonse à son camarade.

---

N'est-il pas vrai. Père Patenaude, que dans votre temps vous étiez le meilleur tireur de Saint-Rémi ?

—Ah ! oui, Monsieur, c'est vrai.

—Vous êtes allé à Rome dans le but de tuer Garibaldi, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous avez fait pendant votre séjour à Rome, parmi les zouaves ?

—Y m't'uaient, j'en tuais, on s'tuait.

—Et Garibaldi?

—Y s'est sauvé, l'crapaud, j'ai pas pu le r'ejoindre.

# PROUT! PROUT! PROUT!

MONSIEUR J. M. TELLIER briguait les suffrages des électeurs de son comté, il y a plusieurs années. Il était accompagné de deux formidables jouteurs, Messieurs C. A. Cornellier et Joseph Martel, avocat, qui avaient pendant plus de trente ans parlé sur tous les hustings des deux provinces de Québec et d'Ontario.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Tellier dans l'intimité, ne l'ayant rencontré et n'ayant causé avec lui qu'une fois ou deux, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui par des amis communs, et je sais pertinemment qu'il aime à rire.

Inutile de vous raconter mon ami Cornellier par le menu, puisque Charles-Auguste est mieux connu dans le pays que ne l'était défunt Barabas dans son temps et parmi son peuple. Ses brillants succès d'avocat criminaliste, son élo-

quence virile et entraînante, la sûreté de son jugement si bien pondéré lui ont valu cette réputation qu'il mérite à un si haut degré, sans compter une présence d'esprit qui lui permet de planter une cheville qui fait toujours juste chaque fois qu'il rencontre un trou à sa portée. Je lui suis redevable d'un grand nombre de ces anecdotes et souvenirs que je publie aujourd'hui, et ce ne sont pas les moins drôles, tant s'en faut.

Joseph Martel est un homme de haute taille, pétillant d'esprit, mais mordant en diable. C'est bien simple : ce sont des étincelles électriques qui voltigent dans l'air quand il lâche un mot, et il arrache le morceau à tout coup.

Vous voilà en présence du trio.

Nos trois amis se trouvaient à l'hôtel de Joe Rivard attendant que leurs chevaux fussent attelés pour se rendre à Saint-Félix-de-Valois, une distance d'une vingtaine de milles environ, lorsque le convoi de Montréal stoppa en gare et Joe s'amena avec un voyageur que tous connaissaient mais qu'ils firent mine de ne pas voir. C'était un bonhomme chauve, édenté, le front légèrement déprimé, les yeux perçants comme des vrilles, des oreilles larges en forme d'éventail qui se mouvaient toutes seules sous l'effort de la brise, un nez banal planté au-dessus d'une fente longitudinale annonçant un trou d'une profondeur insondable ; plus bas, un menton inoffensif.

Les quatre se mirent en route, chacun dans un " quat'roues" conduit par un habitant, dans l'ordre suivant : Corneillier tenait la tête de la

caravane, suivi de près par Tellier, Joseph Martel en troisième lieu, et enfin l'étranger.

Tous descendirent à l'unique auberge de Saint-Félix-de-Valois et s'engouffrèrent dans une vaste pièce enfumée, puant le tabac canadien à plein nez, s'approchèrent du comptoir et demandèrent un " coup. "

L'étranger continuait à se coller, et comme il vit que personne ne s'occupait de lui, il s'impatienta et s'approchant de M. Martel:

—Vous ne me connaissez pas, hein ? Eh bien ! je suis venu de Montréal exprès pour vous combattre, et à moi tout seul je vais vous démantibuler tous les trois. Mon nom est Proulx.

—C'est vrai, je ne suis pas capable de vous placer, mais mon cheval vous connait bien.

—Comment ça ? votre cheval me connait ?

—Eh oui ! Tout le long du chemin, il s'est tenu la queue en l'air, droite, vous savez, et je l'entendais qui faisait " Prout ! prout ! prout !" J'ai pensé qu'il vous parlait.

---

En cour d'assises :

Un "avocat" bien connu interroge un témoin recalcitraut :

—Dites à la Cour si lorque vous avez vu le cadavre pour la première fois, il respirait encore.

—Vous voyez, qu'il plaise à la Cour, il ne répond pas. Parlez-moi d'un homme qui prend la parole et qui dit rien.

# LA ROUTE "DU PAYS FIN"

LA paroisse de Sainte-Thérèse, qui a eu l'honneur de me donner le jour, est "sandwichée" entre les beignets de Sainte-Rose et les habitants du "Pays Fin", c'est-à-dire, ceux de Saint-Janvier. En partant de Sainte-Thérèse, le voyageur malchanceux qui se dirige vers ce village se rend par la Côte Saint-Louis jusqu'à une montée de plusieurs milles de longueur où il ne pousse que des bleuets, de la fougère et du sable. A droite, le chemin de Saint-Lin.

Un vendeur de machines à coudre, bien connu dans tout le pays, s'était rendu à Saint-Lin, dans les intérêts de son commerce, et il revenait de son voyage, en voiture, pour opérer une descente chez les habitants du "Pays Fin". Rendu à une certaine distance de Saint-Lin, il se trouva en présence d'un carrefour, aux quatre fourches de chemin, comme on dit dans le pays.

Il ne savait de quel côté se diriger lorsqu'il avisa un jeune homme qui coupait des rondins

dans la cour d'une maison de ferme. Notre voyageur descendit de sa voiture et s'approchant du jeune garçon, il lui demanda :

—Dis donc, jeune homme, peux-tu me dire où je suis ?

—Oui, M'sieu, vous êtes su' l'tas " d'écopeaux."

—Idiot !

Il remonta dans sa voiture et prit au hasard, au petit bonheur, l'une des quatre fourches du chemin. Quelques arpents plus loin, il vit un vieillard, grave comme un notaire de campagne, perché sur une pagée de clôture, et fort occupé à se fabriquer un sifflet avec une branche de bois blanc qu'il gossait consciencieusement avec son couteau de poche.

—Aïe ! le Père, voulez-vous me dire où je me trouve à l'heure qu'il est ?

—Ben, j'vas vous dire, M'sieu, j'me sus donné à rente à mon garçon la s'maine darnière, et depuis c'temps-là j'm'occupe pus de rien en toute.

—Cré vieille bête, vous pourriez toujours bien me dire où ce chemin-là va ?

—Ben, j'vas vous dire, M'sieu. J'ai soixante et dix-huit ans, et j'ai pas honte de l'dire ; j'ai toujours resté par icitte. Ce ch'min-là a jamais voyagé. Je l'ai toujours vu à la même place. Ya jamais été nune part.

---

—Vot' fille, M'sieu Desrosiers, comment est-elle de sa personne ?

—Ben, M'sieu, ma fille est-belle, pis elle est jolie aussi.

# LES FILLES DE 'MASKA

C'ETAIT AU cours d'une élection fédérale ; Victor Gladu, l'un des plus formidables tribuns populaires du pays, demandait aux électeurs d'Yamaska de lui renouveler son mandat.

Le parti conservateur avait lancé à ses trousses Charles Thibault qui le rencontrait dans un des bourgs-pourris bleus du comté.

Après la grand'uesse, mon Thibault monte sur le husting et se lance dans une harangne formidable contre Gladu. Après avoir épuisé

tout un répertoire d'accusations aussi idiotes qu'injustes, il termina ainsi :

"Voyez, Messieurs les électeurs, ce document que je tiens ici dans ma main, et que j'étalerai devant vous lorsque je vous aurai expliqué la nature de ce papier. On a accusé M. Gladu d'être franc-maçon. Il l'a nié, c'est vrai, mais il n'a pas prouvé cette négation qui n'est pas justifiée par les faits. M. Gladu s'est imaginé qu'il était impossible de trouver des preuves de son affiliation à cette société si fortement défendue par notre Sainte Mère l'Eglise. Dieu merci, Messieurs, je suis catholique et catholiqe fervent, je n'ai pas honte de l'affirmer, et c'est pour cette raison que j'ai fouillé à la bonne source pour découvrir tout ce qu'il fallait pour confondre votre représentant qui a l'audace de venir de nouveau devant vous sans rougir de honte avec un pedigree comme le sien. M. Gladu est non-seulement maçon, mais en outre, il est orangiste.

"Ce document que je détiens est son certificat d'admission dans la grande loge d'Ontario. Je vous ai promis de vous le montrer, eh bien ! je tiens ma parole.Je déroule devant vous ce papier infâme. Voyez-vous en tête le No d'ordre et le montant qu'il a payé pour être admis. Regardez au centre tout en haut. C'est le portrait de la bâtisse où s'abritent ces mécréants pour découvrir des moyens de vous détruire, vous, les Catholiques de la Province de Québec. Ici, c'est grave. Examinez dans le coin gauche ce grand sceau en rouge. Eh bien ! ce sceau a été imprimé avec le sang des Catholiques. Votez pour lui maintenant, si vous l'osez ! "

C'était une police d'assurance qu'il exhibait. Gladu rageait, mais Thibault était déjà loin.

Dans l'après-vêpres, mon Charles était rendu à Yamaska, le château-fort des rouges dans le comté. Il n'avait pas autant de chance de se faire écouter, mais comme il avait toutes les audaces, il ne s'occupait guère de cela.

En réponse au discours du représentant de M. Gladu, il commença ainsi le sien, croyant que ça pourrait passer. Il comptait sans son hôte, car les gars de Yamaska n'ont pas froid aux yeux.

"Messieurs les électeurs, si vous voulez me le permettre, je vais commencer mon discours par une citation de l'Ancien Testament qui s'adapte bien à la circonstance : "*Soror mea pulchra est, sed ubera non habet.*".....

Alors la foule : Parle français, vlimeux, on comprend pas l'anglais, nous autres.

"Oui, Messieurs, je vais vous parler français, car je n'ai jamais eu honte d'exprimer ma pensée. Cette citation veut dire ceci en français; "*Les filles de 'Maska n'en ont pas, mais elles s'en mettent !* .....

Ce fut sa dernière parole et il se considéra heureux de se tirer de là avec sa peau.

---

Authlentique :

Un ouvrier tombe du haut d'un clocher, à cent cinquante pieds dans l'air. En passant il voit ses camarades, et un cri du cœur lui échappe :

— Prenez soin de mon coffre d outils !

# BAPTISSETTE DUFOUR

IL y avait autrefois à Sainte-Thérèse un type extraordinaire qui répondait au nom de Baptissette Dufour. On ne trouvera jamais un être aussi original que celui-là ! Maquignon, il l'était dans toute la force du mot. Au point de vue physique, il était hybride, tenant du macaque et de l'ours. Hirsute, mal peigné, mal léché, il était cependant d'une intelligence peu ordinaire, quand il s'agissait de ses intérêts ; et il faut bien le dire, il ne songeait qu'à ces mêmes intérêts. Quand il brocantait un cheval quelconque, si l'animal avait perdu une partie de son poil quelque part, il lui collait de la peau de génisse de sa couleur, et il avait toujours dans ses poches une fiole de térébenthine pour activer son allure. Cela ne ratait jamais son effet, et le diable entrait dans le corps du cheval qu'il vendait invariablement à de bonnes conditions.

M. le curé Ducharme, le plus brave homme de la création, possédait un bouquet de bois au tournant de la montée de la Côte Saint-Louis, à un mille environ du village.

Quand les finances de Baptissette étaient à la baisse, il se rendait au bois de M. le curé, coupait un voyage de bois, et venait le vendre au village.

Mon père, qui était notaire de son métier, avait son bureau au centre du village dans une maison à deux étages, collée à une autre maison basse et un magasin au coin occupé par M. McIntyre. Les dépendances étaient à l'arrière, mais il n'y avait pas de barrières. C'est-à-dire qu'on rentrait par un bout et qu'on sortait par l'autre sans aucune entrave.

Baptissette revenait du bois avec sa charge et en arrivant sous les fenêtres du bureau du père, il le hélait :

—Paul ! veux-tu acheter un voyage de bois ?

—Combien ?

—Quat' livres dix.

—C'est bon, Baptissette. Fais le tour.

Il lui donnait l'argent et Baptissette faisait le tour sans décharger le bois, et passait par *l'autre rue* pour se rendre au séminaire.

—Bonjour, M'sieu le curé.

—Comment ça va-t-il, Baptissette ?

—Ca va pas ben, M'sieu l'curé, j'sus ben pauvre. J'ai un voyage de bois à vendre. Voulez-vous l'ach'ter ?

—Combien ?

—Comme c'est à vous, j'vas vous l'aisser pour trois trente sous.

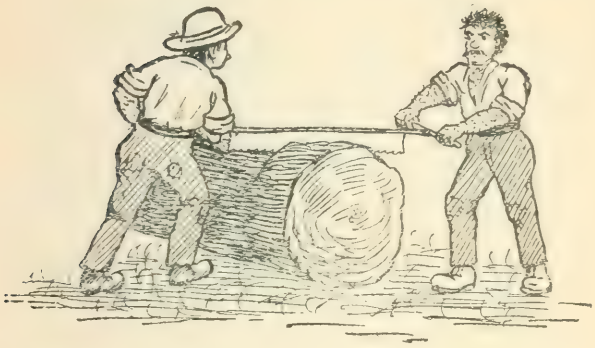
---

—Savez-vous ce que c'est qu'une embardée ?

—Non.

—C'est d'essayer de faire manger un bœuf avec une cuiller.

# FORTS COMME LES ARCHAMBAULT



LE comté de l'Assomption est le berceau de la famille Archambault, très nombreuse, d'ailleurs, et dont les ramifications s'étendent sur toute la province de Québec dans le clergé, la magistrature, la politique, les emplois publics, etc. Ils ont bien justifié le dicton populaire bien connu dans tout le comté : " Forts comme les Archambault ! " et ils laisseront certainement une marque indélébile dans notre histoire, ce qu'ils ont bien mérité par leurs grands talents.

Un jour, un habitant de l'Assomption, voulant abattre une demi-douzaine d'érables, engagea deux Archambault, de solides gaillards, universellement reconnus comme les deux hommes les plus forts de la région. Il leur donna deux haches, un " godendard " et deux couennes de lard, en leur recommandant de faire

diligence et de scier ces arbres en billots de douze pieds de longueur pour en faire du bois de service. Ils abattirent la plus grosse des six érables et se mirent en train de la scier, mais ça ne marchait pas du tout.

Vers les deux heures de relevée, l'habitant se rendit au bois pour voir où en était rendu son ouvrage, lorsqu'il trouva les deux hommes face à face, tenant chacun un des manchons du "godendard"; ils avaient à peine effleuré l'écorce et se regardaient en chiens de faïence.

—Quoi-ce donc que vous avez faite depuis c'matin que vous êtes là ? C'est pas correct, ça.

—C'est pas not' faute, M'sieu Painchaud, on a faite c'qu'on a pu, mais on est fort à fort.

---

Les élèves d'une école laïque présentent une adresse et un cadeau à leur maîtresse, une Irlandaisse parlant le français comme nous. Une des élèves, de retour chez elle, raconte ce qui s'est passé.

—Et puis, qu'a fait mademoiselle M., demande le père, en apprenant tout cela ?

—Elle a braillé, pas pour rire.

---

Un chien extraordinaire :

Un de mes amis possède un chien phénoménal. Il me disait un jour :

—Il ne lui manque que la parole, et encore !

—? ? ?

—Oui, l'autre jour je suis sorti avec lui pour aller à la chasse et comme je venais de tuer un gibier quelconque, je lui dis d'aller le chercher.

—Où ça ? me fit-il.

—! ! !

# LE P'TIT TAUREAU CROISÉ

UN brave cultivateur demeurant dans l'un des grands comtés de l'Est désirait améliorer son stock de bétail qui était devenu fort dégénéré. Il s'en alla trouver un grand éleveur des environs. Celui-ci était un anglais qui ne parlait pas le français ; Baptiste, lui, ne connaissait pas l'anglais. En revanche, tous les deux se comprenaient bien. A son arrivée, l'éleveur reçut Baptiste avec la plus grande cordialité, en lui demandant des nouvelles de sa famille, et en le félicitant sur sa bonne apparence et l'état merveilleux de sa santé.

Pour répondre à cette politesse, Baptiste se confondit en remerciements, et il finit par cette phrase :

—Ben, j'vas vous dire, j'su' ben content de voir l'intérêt que vous m'portez, mais c'est-pas ça qui m'amène.

—Well, Baptiste, all right. Speak out and let me know what you want this morning.

—Ben, v'là c'que c'est, mon bétail est d'assez bonne race, mais depuis quelques années, il s'est détérioré, et j'voudrais ben l'ravigoter un peu. Pour ça, y'm'faudrait un p'tit taureau de bonne race.

—That's all you want? Why, dear man alive, there's nothing easier. There are plenty of them in the field yonder. You have only to pick out your choice.

—Ben, y en a un dans l'coin là-bas qui f'rait ben mon affaire, j'pense. Y m'a l'air fringant et il est ben faite.

—No good for you.

—Pourquoi ça?

—When I tell you he is no good, I know what I say. I do not want to cheat you. That is why I tell you the beast is no good.

—Encore, ya p'têt' ben moyen de savoir pourquoi.

—Oh! certainly. It is because the animal is crossed.

—Ah ben! dans c'cas-là, j'en veux pas!

---

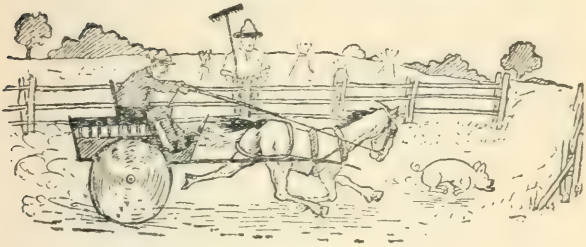
Echo d'élection:

Au cours d'une campagne électorale dans Montcalm, un orateur échevelé lance la phrase suivante:

"Oui, Messieurs, voilà huit ans que notre adversaire vous représente à Ottawa. Qu'a-t-il fait durant tout ce temps? Rien du tout. Il n'a pas même été capable de faire poser une rivière navigable dans le comté. Si vous élisez l'homme respectable que je représente ici ce soir, il en fera mettre trois dans le comté."

(Applaudissements.)

# LE COCHON A TOINON



LE " Grand Rang " entre St Jean-de-Matha et St-Félix-de-Valois, une distance de huit milles, n'a que cinq maisons. Le chemin de ligne est une belle route en pente douce bien entretenue, et semble fait exprès pour le plaisir des amateurs de sport hippique, qui trottent leurs chevaux sur toute la distance.

Ils viennent d'un peu partout, de Joliette, de Saint-Félix-de-Valois, de Saint-Jean-de-Matha, et d'autres paroisses environnantes.

Toinon St-Georges demeurait à une distance d'environ dix arpents du village et il avait un cochon de "la grand' ordre" qui broutait tous les jours le long du fossé, sans demander permission à personne. Il lui était facile de s'évader, car la barrière de Toinon avait été arrachée de ses gonds et il ne restait que le piquet.

Barthélemy Lavigne, un jockey de profession, se rendait tous les jours sur cette piste pour trotter ses chevaux.

Un jour, Toinon, qui n'avait consulté personne au sujet de ses droits de faire pacager son

cochon sur le chemin du roi, s'amena au bureau de l'avocat de la Couronne pour exposer ses griefs qui étaient réels à son avis et avoir une " consulte."

Après les salutations d'usage, l'avocat lui demanda le motif de sa visite, et voici l'histoire de Toinon :

—J'voudrais savoir si Barthélemy Lavigne a l'droit de tuer mon cochon, parc'qu'y pacageait dans le chemin.

—Mais non, Toinon, il n'a pas le droit de tuer ton cochon. Conte-moi comment c'est arrivé et n'oublie aucune circonstance.

—Vous savez, en arrivant su' l'côteau, il s'est mis à pousser son ch'val, pis mon cochon s'est mis à courir devant lui au p'tit trot—un grand cochon maîgre pis Barthélemy a poussé su' l'cochon, pousse, pousse, pousse, jusqu'à c'que l'cochon prenne l'épouvante ; pis, en arrivant cheux nous, y a voulu prend' la barrière, pis y a viré drette en équerre.

Mais, M'sieu, y v'nait si vite qu'y s'est attrapé l'fouillon su' l'piquet et pis y s'est défouillonné nette, y avait pus yinq' l'écuelle en d'sour. Pis, comme de raison, y était trop maîgre pour le manger, et j'perds toute.

—Comme ton animal était errant sur la voie publique, il n'y a pas de recours.

—C'est ben sacrant, la loi !

---

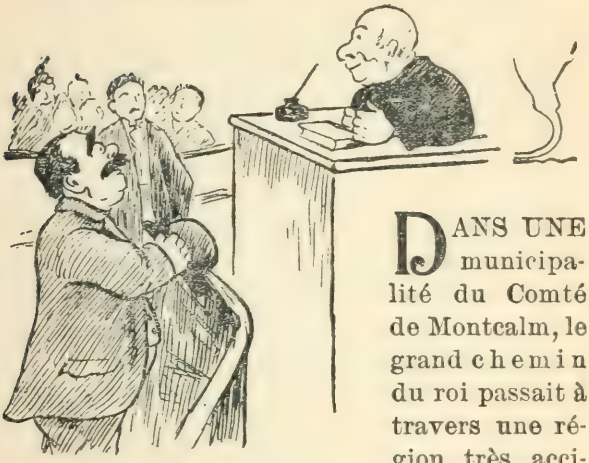
—Dors-tu, Joe ?

—Non.

—Prête-moi donc ton buggy neuf pour la journée.

—J'dors.

# LE BATTE-FEU A PONCE-PILATE



DANS UNE municipalité du Comté de Montcalm, le grand chemin du roi passait à travers une région très accidentée, où les côtes succédaient aux côtes sans interruption. Les fardiers lourdement chargés et tirés par de forts chevaux pouvaient à peine atteindre les sommets, et pour descendre les versants c'était tout un hariat qui faisait le désespoir des charretiers et des rouliers. Les raidillons étaient tellement nombreux que des plaintes s'élevèrent de tous côtés et que le conseil de comté fut saisi de l'affaire.

On décida de tracer une nouvelle route dans un endroit plus favorable.

Il n'y avait qu'une ravine peu profonde à traverser par ce chemin.

Les habitants dont les fermes bordaient l'ancienne route n'étaient pas du tout satisfaits du changement.

Ils protestèrent fortement, mais rien n'y fit. De là une poursuite et un procès.

La cause fut entendue à Joliette. Mon ami Olaüs Thérien, alors député de Montcalm aux Communes, avait été chargé de la défense.

Au cours du procès on appela un témoin passablement récalcitrant, rageur, bref dans ses paroles, et parlant plutôt avec ses bras qu'avec sa langue. C'était un petit homme roux, pas plus haut que ça, qui avait une tignasse épaisse, deux sourcils formidables, ou pour mieux dire, un seul sourcil courant sans un arrêt d'une tempe à une autre, et coupant en deux le visage d'un trait roussâtre et broussailleux, large d'un doigt. Là-dessous flambaient deux yeux sombres et méchants, si bien enfouis en la cavité de leurs orbites qu'on les y pût croire enfoncés à coups de poing.

Une très forte moustacle hérissée, des dents de loup, et au menton, des poils follets d'une couleur indécise, ressemblant furieusement à du poil de queue de vache jaune sale.

Athlète trapu et ramassé, suant le poil jusque par les oreilles, il tenait un peu du gorille, dont il avait le bras long et velu, et la mâchoire à broyer des cailloux, et aussi du macaque toujours prêt à massacrer et à manger ensuite quiconque s'en approche à bonne portée. Il rappelait ces deux types par l'exiguité du crâne, la sournoiserie du coup-d'œil, la cuisse courte tendant l'étoffe de la culotte.

Lorsque le tour de l'avocat de la défense arriva, il examina son témoin avec méfiance. Celui-ci lui rendit sa politesse de la même manière.

—Vous êtes bien Baptiste Courtemanche ?

—Oui.

—Savez-vous lire ?

—Non.

Les oui et les non se succédèrent ainsi pendant plusieurs minutes. Enfin, Olaüs, avec le plus grand sang-froid possible, lui dit :

—Racontez à la cour ce que vous connaissez de la nouvelle route.

—J'avais attelé un ch'val violent su' mon " berlot " neu', et j'm'en allais à Rawdon, tout seul dans ma voiture. Faut vous dire que quand l'eau est haute, ça forme des inondations flambantes et des incendies d'eau impossibles à contrôler ; quand il neige par là-d'ssus, ça fait des cahots, l'guabe m'en put, de trois pieds d'bas ; rendu en haut de la côte, et avant d'descendre, j'arrête mon ch'val et je r'garde la route. Presqu'en bas, y avait un cahot effrayant. C't'égal, j'lâche ma bête en m'disant : j'passerai ben. Mon ch'val arrive à c'cahot, se jette dedans, et en essayant de remonter, y casse mon travail et y file comm' s'il avait eu l'feu au darrière. Moé, j'tombe, et j'me défonce quasiment. J'ai sacré ane escousse, parc'que j'su' pas patient et j'me sus' rendu à pied jusqu'à la première maison.

—Attendez un peu, et répondez à une autre question très importante. N'est-ce pas là que Ponce-Pilate a perdu son batte-feu ?

—Oui, ça doit êt' là ! ça doit êt' là ! ça doit êt' là !

---

En flattant la vanité des gens, on peut leur faire commettre les sottises les plus grandes possibles.

# UNE MALADIE CUTANEE

DANS une famille d'un foubourg de Montréal une de ces bonnes Canayennes de l'ancien temps, comme on n'en fait plus de nos jours, est sur un lit de douleur et se gratte la fesse droite d'une manière désordonnée, en proie à une maladie de peau qui la fait geindre horriblement.

Cinq ou six commères des environs, venues pour la consoler et compatir à ses peines, profitent de l'occasion pour jaser à qui mieux mieux sur ce cas extraordinaire, et font des commentaires sur cette maladie.

—On a dit que c'était la gratelle, dit l'une.

—Le docteur est-il venu ? remarque une autre.

—Oui ; il vient de partir.

—Quoi-ce qu'il a dit ?

—Ben, il a dit comm' ça que c'était une maladie cutanée.

—Ah ben ! c'est pas ben, ben étonnant, elle a élevé quatorze enfants.

Alors une des commères, qui n'avait encore rien dit et qui était bien dans la soixantaine :

—Ah binche ! En v'là ane affaire ! Moé, j'ai soixante ans passés, j'en ai élevé dix-neuf, j'sus veuve aujourd'hui, mais si j'trouve à me r'marier, j'sus "parée" à r'commencer.

---

—On parle de monter "Chanteclerc" à Montréal.

A ce sujet un vieux débris de la vieille garde théâtrale, qui a traîné sur les planches de tous nos théâtres français, faisait cette réflexion :

—Oh ! moi, je suis prête à me sacrifier encore une fois, et je remplirai avec plaisir le rôle de la faisane.

—Ce sera une faisane faisandée, remarque une de ses bonnes petites amies.

---

A Québec :

On a signalé à la Société Protectrice des Animaux un abus qui nous intéresse tous. Un individu est surpris, par un des membres de la Société, frappant sans pitié une pauvre rosse :

—Pourquoi battez-vous cette bête ?

—Pour la mener plus vite au port où l'attend le bateau de Montréal ?

—Qu'en fera-t-on à Montréal ?

—De l'extrait de bœuf.

# LE TELEPHONE

A L'EPOQUE dont je vous parle, c'était dans les premiers jours de la téléphonie. Mon ami Buies était rédacteur du *Pays*, avec MM. Napoléon Aubin et Auguste Achintre, trois rudes plumes, comme ceux de cette date le savent. Napoléon Bienvenu, qui devait prendre plus tard la direction du *National*, entrait dans la carrière. Quoique possédant des talents incontestables, et surtout une mémoire prodigieuse, il était lourd et ne pouvait percevoir de suite la portée des choses. Il s'informa auprès de Buies de cette nouvelle invention qui devait bouleverser le monde. Celui-ci se lança dans une dissertation scientifique à perte de vue.

—Vous savez, Bienvenu, ce phénomène que vous constatez n'a pas encore donné tous les résultats qu'on en attend. Mais, même aujourd'hui, c'est un vol commis envers la Divinité; c'est une parcelle du pouvoir céleste que personne ne comprend bien encore, mais, la science aidant par la suite des siècles, on finira bien par découvrir le principe de cette force inconnue dont on ignore aujourd'hui l'origine. Dans l'intervalle on ne peut faire autre chose que de constater le fonctionnement de cette machine merveilleuse. Si vous voulez bien me le

permettre, je vais vous faire une démonstration *ad rem* que vous saisirez facilement, tant elle est simple. Nous allons supposer un chien dont les pattes de devant seraient appuyées sur l'un des quais à Moutréal, et celles de derrière sur le quai de Longueuil. Vous marchez sur la queue de l'animal et il aboie à Montréal. Voilà ce que c'est que le téléphone.

—Je vous demande pardon, M. Buies, il n'y a pas de chien long comme ça !

## LA BALANCE A PIERRE

PIERRE MATTE est un boulanger résidant dans une paroisse du Nord. Il a parmi ses clients un nommé Joseph Latulippe, un habitant qui a plusieurs vaches et qui vend le beurre qu'il fait parmi les gens du village. Ce dernier ne paie jamais de pain au boulanger, mais en revanche il lui fournit du beurre par paquet de trois livres chaque fois qu'il en a besoin.

Cet échange durait depuis plusieurs années, et il n'y avait jamais eu de réglement de compte entre les deux copains qui se traitaient en amis. Le boulanger avait un petit air narquois

qui l'agaçait beaucoup. Il cherchait un moyen de lui remettre se procédé inqualifiable.

En dehors de cette légère circonstance, Pierre faisait toujours preuve d'une politesse exagérée envers son vieux camarade, qui lui rendait la parcille. Ils avaient grandi côte à côte, continuant à s'estimer réciproquement. Cependant Joe était toujours à la recherche d'un moyen de *scier* Pierre sans quil pût s'en formaliser.

Un bon jour il crut avoir trouvé le joint et il résolut de mettre de suite son projet à exécution. La première fois qu'il rencontra son ami, il l'arrêta et lui dit ceci :

—Mon ami Pierre, tu voudras bien m'permettre une remarque que j'fais sans mauvaise intention. C'n'est pas pour te blesser que j'vais t'dire ça, mais y a longtemps qu'ça m'chicote, et j'voulais te l'dire plus vite, mais ça m'coûtait trop, de peur de t'faire d'la peine. Mais tu sais, j'sus ben patient, et je n'voulais pas briser nos relations amicales. Ton pain pèse pas l'poids.

—Vrai ? Ben, ça m'étonne pas, parc'que tu sais ben que j'ai pas de balance.

—Comment fais tu ton compte pour pas t'tromper su' l'poids d'ta marchandise ?

—C'est ben simple. J'ai planté un piquet et j'ai mis une barre en travers, comm'ça ; j'ai pris ensuite des ficelles que j'ai attachées à deux espèces de soucoupes, comm'ça. Mon pain est supposé peser trois livres, ton paquet d'beurre, aussi. Quand je r'çois ton beurre, je l'mets dans une des soucoupes, et j'mets l'pain dans l autre. Ça balance toujours. Tu vois qu'c'est ben simple.

**GONZALVE DESAULNIERS**

**...Avocat...**

**Au Barreau de Montreal.**

---

Maison Fondee en 1852
Tel. Bell Main 554

## Chas. Lavallee

Successeur de A. LAVALLEE

Importateur
d'Instruments de Musiques
et Musique en Feuilles

Réparations de toutes sortes

35 BOULEV. ST-LAURENT, MONTREAL

---

Tel. Bell St-Louis 3372 Etabli en 1883

## J. E. A. DION

.Confections de haute classe pour Dames et Messieurs
Ajustage Parfait Garanti. .·. Pressage, Reparages,
Prix Moderes. Specialite : FOURRURES « «

1323 Boulevard St-Laurent, Pres Rachel MONTREAL

---

## LOUIS N. BETOURNAY

REPRESENTING

**ROYAL SILVER PLATE CO.**

57 ST. GABRIEL MONTREAL

---

## HENRI DE KERUZEC

*Jardinier Fleuriste*

Se charge de la POSE du GAZON dans les Parterres,
de la Décoration des Tombes, du Nivellement des
Terrains, et de tous autres Travaux de Jardinage

PARC LAVAL - ST-MARTIN

---

**SALON DE TOILETTE FASHIONABLE**

**J. B. CORMIER, Prop.**

**6 rue Notre-Dame Est, - Montréal**

104035


ANNEXION

# Boulevard Saint-Paul,

## QUARTIER SAINT-PAUL, QUARTIER EMARD.

**Maintenant dans la cite de Montreal.**

# LOTS A BATIR A VENDRE

Toutes les améliorations modernes, Tramways, de belles vues, canaux d'égoût, trottoirs en ciment. Une des localités des plus désirables et qui fait maintenant partie de la cité de Montréal.

Les anciens prix cependant prévalent encore. Plusieurs maisons à vendre à d'excellentes conditions :

A tous ceux qui veulent cesser de payer loyer, l'occasion est excellente pour faire l'essai.

Une visite est sollicitée.

S'adresser à

**H. GAGNE,**
AGENT.

BUREAUX

RUE GALT, QUARTIER SAINT-PAUL

COIN DES RUES

DAVIDSON ET SAINT-PATRICE
QUARTIER EMARD

Tel. Bell : Main 5790 Sur les lieux: Main 1015
Bureau du soir : Est 5311 ou 465 Rivard, Montréal